



H. Leivick

Dans
les bagnes
du tsar

récit

traduit du yiddish par Rachel Ertel

l'antilope

Dans les bagnes du tsar

La traduction de cet ouvrage a bénéficié du soutien
du Centre national du livre.

Cet ouvrage est publié avec le soutien
de la Fondation du Judaïsme Français.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

Titre original : אוֹרֵי צִאֲרִישׁוֹר קְאָטְאָרְגֶע

www.editionsdelantilope.fr

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2019, pour la traduction française
Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

H. Leivick

Dans les bagnes du tsar

récit

traduit du yiddish et préfacé par Rachel Ertel

l'antilope

PRÉFACE

H. Leivick, un des poètes majeurs de la littérature yiddish, dont la longue silhouette blanche m'éblouit quand je le vis pour la première fois à Paris, au début des années 1950, dans ce phalanstère yiddish du 9 rue Guy Patin où s'étaient rassemblés poètes, écrivains, artistes rescapés de l'extermination, et qu'il venait saluer de New York où il vivait.

Un écrivain emblématique du xx^e siècle

H. Leivick, de son vrai nom Leivick Halpern, naquit le 25 décembre 1888 à Ihoumen, une misérable bourgade juive de Biélorussie. Il était l'aîné de neuf enfants d'une famille qui luttait quotidiennement contre l'extrême pauvreté. Après le *beder*, il partit à l'âge de dix ans étudier dans une petite ville voisine, où il était hébergé et chichement nourri par la charité des Juifs locaux. Plus tard, il continua son parcours d'étude religieuse dans une *yeshiva* de Minsk. Il la quitta à l'âge de quinze ans et délaissa la pratique religieuse. Cet abandon créa une violente rupture avec son père qui brûla ses premiers poèmes, écrits en hébreu.

À l'âge de seize ans, il devint militant du Bund, le parti socialiste juif, au cours de la révolution de 1905. Arrêté à plusieurs reprises, il fut finalement jugé à Vilna

en 1906. Il refusa un avocat qui lui proposait d'assurer sa défense et proclama au tribunal sa qualité de révolutionnaire juif, opposé au régime tsariste, ne reconnaissant pas ses tribunaux. Il fut condamné à six ans de travaux forcés dans les bagnes du tsar.

Des chaînes de fer aux pieds, H. Leivick traversa la Russie, une partie de la Sibérie, en étapes, de prison en prison. Exilé à perpétuité en Sibérie, il bénéficia d'une collecte d'argent du Bund aux États-Unis, qui lui permit d'acheter un cheval et un chariot pour fuir la Sibérie. Après d'innombrables péripéties, de Moscou à Hambourg, il parvint à quitter l'empire tsariste, puis à gagner par bateau New York où il arriva en 1913 à l'âge de vingt-quatre ans. Il passa toute sa vie dans cette mégalopole où il travaillait de jour comme peintre en bâtiment, jusqu'en 1932, et écrivait la nuit.

Il y publia toute son œuvre (au moins quarante volumes) de poésie, de drames, d'essais et très tardivement, en 1958, *Dans les bagnes du tsar*, les mémoires de sa captivité où se retrouvent les principaux thèmes de ses œuvres antérieures.

Dès son arrivée dans le Nouveau Monde, il consacra ses premiers poèmes à ses tribulations de bagnard, à sa traversée des steppes de Bourat et à l'infinie blancheur des plaines de Sibérie : les cycles *Derrière les verrous* et *Sur les routes de Sibérie*, publiés en 1915.

Sur les routes de Sibérie

On peut encore maintenant trouver un bouton, un lacet

De mes chaussures éculées,
Un ceinturon de cuir, un tesson de cruche d'argile
Une page d'un livre sacré.

Sur les fleuves de Sibérie
On peut encore maintenant trouver une trace, un fagot
Noyé d'un de mes fragiles radeaux.
Dans la forêt – un cordeau de sang imprégné,
Dans la neige des pas congelés.

Dans l'introduction à *Dans les bagnes du tsar*, il reconnaît : « Plutôt que de conter ces faits, j'avais choisi d'écrire des poèmes inspirés par les prisons de Sibérie. Nombre de mes pièces de théâtre contiennent des motifs et l'écho de ces événements. Mais je me suis toujours refusé à les évoquer de façon autobiographique. »

La publication de *Dans les bagnes du tsar*, un demi-siècle plus tard, reste un mystère pour l'auteur autant que pour le lecteur. Quelles motivations ont poussé H. Leivick à revenir sur ces événements distants, et de surcroît en prose ? Il s'interroge lui-même : quelle pulsion profonde et secrète l'a incité à évoquer ces lointaines années dans un ouvrage lui-même énigmatique, d'un genre unique, qui mêle souvenirs factuels et souvenirs imaginaires ? Faisant de ce texte une œuvre littéraire exceptionnelle. Il sera la dernière œuvre parue de son vivant.

Après la publication de cette œuvre unique dans tous les sens du terme, H. Leivick est terrassé par la maladie.

Il resta paralysé pendant quatre ans et privé de l'usage de la parole, lui le virtuose de la langue. Ainsi prit fin le 23 décembre 1962 la singulière existence d'un homme qui, dans la littérature yiddish, était devenu l'un des principaux symboles de notre siècle, de ses élans, de ses bouleversements, de ses cataclysmes. Sa silhouette longue et blanche d'ascète était une sorte d'icône dans les milieux yiddish. Il semblait avoir participé à tout, avoir tout partagé, avoir tout vécu. Son œuvre est le témoin de notre temps, de ce monde démesuré qui se débat dans sa démesure.

La littérature comme religion séculière

Renonçant à la pratique religieuse de ses ancêtres, il a pourtant assumé le rôle et la responsabilité des *cohanim* dont il est issu. Mais il remplaça les prières rituelles par sa poésie, vécue comme une sorte de sacerdoce. Il fut à la fois l'écho, le guide spirituel et moral du monde yiddishophone.

Il excella aussi bien dans le genre lyrique, intimiste, élégiaque que dans l'épopée, la pensée métaphysique, la rhétorique biblique, puisant dans l'histoire juive, de l'antiquité à nos jours. Refusant toute chronologie pour dire la souffrance, il abolit le temps en faisant se rencontrer le Messie enchaîné et le prophète Elie, témoin de toutes les douleurs, de tous les crimes, consolateur suprême. Et aussi ceux qui, par la cruauté de l'homme ou de Dieu, furent sacrifiés sur le bûcher du monde : Abel, Isaac, Job, les martyrs de

l'Inquisition, de la Révolution et bien sûr de l'extermination nazie.

À Treblinka je n'ai pas été
Pas plus qu'à Maïdanek
Mais je veille à leur porte
Mais j'attends sur leur seuil.

Et ceux qui, par la cruauté de l'homme ou de Dieu, devinrent les sacrificateurs : Caïn, Abraham ou Satan.

Pour lui, l'espèce humaine est une, la solidarité et la responsabilité des hommes entre eux traversent les siècles, ainsi Job et Isaac peuvent dialoguer avec les exterminés des camps. Les souffrances infligées à un être humain concernent tout un chacun. Ainsi, dans *Dans les bagnes du tsar*, l'humiliation et la douleur de la flagellation d'un des détenus, Elik Stein, le marquent pour la vie. Comme l'écrit Jean Améry, un homme torturé une fois le reste à jamais. Cette souffrance et cette humiliation font perdre sa figure à l'humanité toute entière.

Retour sur soi et sur l'humaine condition

C'est peut-être dans une sorte de prémonition, dont les poètes seuls détiennent le secret, qu'il écrivit son dernier livre en prose *Dans les bagnes du tsar*, peu avant d'être frappé par la maladie, renouant ainsi, à soixante-dix ans, avec son enfance et son adolescence. Dans une langue d'une simplicité, d'une sincérité, dans une

langue d'oralité souvent et d'une pudeur extrême, il évoque ces années lointaines et ses souffrances qui ont pour cadre l'immensité des steppes de Russie, les neiges de Sibérie, les cachots et les geôles.

Les chaînes aux pieds, traversant la plaine russe et la Sibérie, il découvre la beauté de la nature, des montagnes, des plaines infinies, de la végétation, herbes, fleurs, papillons, oiseaux, fleuves, comme la Lena qui porte le bateau-prison sur ses eaux, et surtout la blancheur de la glace qui rayonne dans toute l'œuvre.

Dans ses rêves reviennent ses années d'enfance, tantôt en images de bonheur malgré la pauvreté, tantôt ses années d'étude dans des *yeshivot*, les épreuves auxquelles il est confronté loin des siens. La présence lumineuse de sa mère adoucit sa peine. Il cherche dans ses cauchemars le dialogue avec son père qui lui oppose son silence. Frappé du typhus, délirant, H. Leivick lui reproche, comme Kafka le fait dans sa *Lettre au père*, son incompréhension, son hostilité, le refus de ses choix, son acte de violence lorsqu'il brûle dans un accès de colère ses premiers poèmes écrits en hébreu.

C'est à partir des geôles aussi que le thème de l'enchevêtrement du bien et du mal marquera l'ensemble de son œuvre. Dans les multiples bagnes, qu'il compare à des cages où il est enfermé pendant six longues années, se croisent des détenus de droit commun – voleurs, assassins – et des politiques qui aspirent à libérer les hommes, à abolir la misère, à instaurer la justice.

Le mystère de la coexistence du mal et du bien le hante. Car le mal peut se confondre avec le bien, et l'inverse peut être vrai aussi. Dès lors, adepte de la non-violence, comme il l'exprimera dans tous ses écrits, il condamne les actes terroristes perpétrés par les révolutionnaires quelle que soit leur appartenance. Sans illusion, dans un échange avec une détenue, il réfléchit sur le rapport entre les moyens pour atteindre son but et évoque la crainte que les victimes, une fois victorieuses, se transforment à leur tour en bourreaux.

C'est là aussi, au cachot et au bagne, que s'impose à lui la vision du Messie, enchaîné comme ces détenus. Ces rêves messianiques traversèrent ensuite toute sa création. Dès cette époque, il compose son poème *Les chaînes du Messie* qu'il est obligé de cacher sous sa paillasse.

Le thème christique tient aussi une grande place dans ces mémoires, ainsi que dans ses poèmes. Il voit Jésus suspendu sur le mur comme le neuvième prisonnier de sa cellule de huit détenus. Il le plaint et le craint à la fois. Dans un de ses rêves, il le voit descendre du crucifix, dire sa lassitude d'être adoré comme un Dieu et accuse les chrétiens de le clouer tous les jours par leurs actes impies et davantage encore par leurs prières. Et malgré sa pitié, H. Leivick lui dit qu'il est loin d'avoir réglé ses comptes avec lui, aussi longtemps que les pogromistes agissent en son nom.

Ses nombreuses œuvres métaphysiques prennent aussi racine dans son expérience carcérale. Alors que

ses poèmes sont souvent une invocation de Dieu, non pas du Dieu d'une religion révélée, mais la figure rhétorique de la transcendance. Dans *Dans les bagnes du tsar*, il n'en appelle jamais à la divinité, autre que celle qui se trouve en l'homme, aussi bien déchu qu'héroïque. Que l'homme soit innocent ou coupable, même si ses crimes sont impardonnables, « l'espèce humaine » est une.

Dans *Dans les bagnes du tsar*, il se demande quelle force l'a enjoint à écrire cet ouvrage cinquante ans après les événements. Il se demande même si on peut considérer son vécu d'alors comme un événement, après la traversée de ce siècle de feu et de sang qui a connu l'horreur des ghettos, des camps de concentration et d'extermination. Il affirme que cette écriture s'est imposée à lui comme une pulsion irrépressible, comme un impératif incompréhensible mais irrésistible. Peut-être parce que c'est alors qu'il a connu la véritable nature de l'homme et se sont posées à lui les questions du bien et du mal, de leur enchevêtrement, de la possible transformation de la victime victorieuse en bourreau, qu'il a constaté que le Messie était enchaîné aux portes de Rome à jamais et le salut n'était que simple rêve et espérance chimérique. Il affirme que « ce n'est pas le rêve qui est mauvais, c'est l'homme qui n'est pas à la hauteur de ses rêves ».

Dans les bagnes du tsar est une œuvre singulière. Écrite cinquante ans après l'incarcération de H. Leivick, présentée comme de simples souvenirs, elle dépasse largement ce cadre. L'auteur, consciemment ou inconsciemment, y propose un contrat d'écriture et de lecture complexes.

Car on peut se demander si les différents thèmes qui le traversent ne sont pas un regard rétrospectif qui instille à ces années des réflexions, des visions, des images, des métaphores empruntées à toutes les œuvres antérieures, en faisant une sorte d'ouvrage testamentaire. Car il ne s'agit pas uniquement de souvenirs. La mémoire est un processus complexe qui comprend la remémoration, l'oubli et l'imaginaire. *Dans les bagnes du tsar* est la résultante de ces trois opérations de l'esprit qui en font, malgré la volonté de simplicité et de dépouillement, une profonde et foisonnante œuvre littéraire.

Rachel Ertel

INTRODUCTION

Maintes fois, au cours des années passées, j'ai été tenté de conter certains épisodes de ma vie dans les geôles et les bagnes tsaristes, entre 1906 et 1912, ainsi que ma relégation en Sibérie à perpétuité pour avoir participé à la première révolution russe de 1905. Mais plutôt que de conter ces faits, j'avais choisi d'écrire des poèmes inspirés par les prisons et par la Sibérie. Nombre de mes pièces dramatiques contiennent des motifs et l'écho de ces événements. Mais je me suis toujours refusé à les évoquer de façon autobiographique. J'ai toujours eu le sentiment qu'un poème, ou bien une scène intégrée dans une œuvre dramatique, en disait plus long sur ce vécu que la narration réaliste.

Et même maintenant je le pense. Pourquoi donc me suis-je décidé maintenant à écrire mes souvenirs et à en tirer un ouvrage ?

Je ne peux d'ailleurs pas me l'expliquer à moi-même, sauf par le fait que cinquante ans se sont écoulés depuis et que je suis au seuil de ma soixante-dixième année. Je pense que l'écoulement du temps et mon âge peuvent expliquer mon retour sur mes débuts.

Je plonge donc dans la densité de mes années de forçat à partir de 1908, tout juste un demi-siècle plus tard. J'en tire cet étrange épisode et j'enchaîne avec d'autres

faits marquants qui se sont incrustés dans ma mémoire de façon indélébile. Ils pèsent sur mon âme et m'ordonnent : libère-toi de notre emprise.

J'obéis à cette injonction et je le fais.

Tout ce que j'évoque est véridique, je n'ai changé que les noms des gens et parfois l'ordre des événements pour être libre dans mes choix et dans l'éclairage intérieur que je donne aux personnages et aux dialogues.

H. Leivick, New York, 1958

Première partie
DANS LES BAGNES DU TSAR

1

Au milieu de tous les événements monstrueux dans le monde juif et dans l'ensemble du monde – des événements sinistres et dont les conséquences sont encore loin d'être élucidées – au milieu de tout cela remontent à ma mémoire des souvenirs vieux d'un demi-siècle.

Je me dis : ces faits ont eu lieu il y a maintenant cinquante ans et après un tel laps de temps ils exigent d'être consignés et d'être relatés. De nos jours, les épisodes dont je me souviens ne peuvent être perçus comme des événements. Car il y a cinquante ans, je pourrais dire qu'il ne m'est rien arrivé d'extraordinaire. Pourtant, lorsqu'un homme se trouve dans un cachot noir, couché à même le sol de pierre, on peut considérer qu'il s'agit bel et bien d'un événement dont on doit se souvenir même cinquante ans plus tard, et qu'on se doit de le revivre.

Oui, c'est là un souvenir indélébile.

Oui, cinquante années se sont écoulées. Et précisément parce que la situation actuelle du monde est brûlante et tragique et que ses conséquences sont encore imprévisibles, je reviens sur mes souvenirs d'il y a cinquante ans.

Je veux me remémorer pour jeter une lueur, fût-elle obscure, sur le destin et les épreuves devant lesquels se trouve l'homme d'aujourd'hui.

Oui, il ne m'était arrivé alors qu'une bagatelle. Car que peut-il se passer pour un jeune homme, un prisonnier politique, qui couche depuis trois ans sur le bat-flanc d'une geôle tsariste, couvert d'une capote de détenu, toujours la même, et tente de s'endormir ?

Mon procès a déjà eu lieu. Je suis condamné à quatre ans de bagne, les fers aux pieds.

Et cette nuit est semblable à toutes les nuits carcérales.

Couché sur le châlit, j'essaie de m'endormir mais je n'y parviens pas.

Peut-être devrais-je recommencer le tour de passe-passe qui m'avait déjà réussi : enlever les fers de mes chevilles, les laisser à côté de mes pieds sous la couverture, passer une nuit sans chaînes et les remettre au réveil.

Peut-on qualifier un tel geste d'événement ?

Une nuit j'ai réussi à le faire. Je n'ai qu'à recommencer.

Mais cette fois-ci, c'est un échec. La porte de la cellule s'ouvre soudain, le gardien entre, il soulève la capote et découvre mon exploit.

Il m'emmène immédiatement au cachot.

Il faudra que je purge une peine de toute une semaine sans lumière, après quoi on me remettra les fers et l'on me ramènera dans ma cellule.

Peut-on appeler cela un événement ? Bien sûr que non.

Cela prit à peine quelques minutes au gardien d'entrer dans ma cellule et de me conduire au cachot. Celui-ci se trouve au plus profond de la prison. Il suffit de descendre quelques étages jusqu'aux caves. Ténèbres sur ténèbres, jusqu'au moment où on arrive au noir le plus dense. Il n'existe pas de mot pour le désigner.

Il ne fallut pas plus de dix minutes pour m'amener, à l'aube, à moitié nu, devant la lourde porte métallique du cachot.

Le gardien ouvrit le battant de sa grosse clef et me poussa à l'intérieur. Je me cogne aux ténèbres comme à un mur. Mais ce n'est pas encore la vraie porte. Cette porte mène à une deuxième, plus bas. Une nouvelle poussée du gardien me projette derrière une autre porte blindée qui ne laisse pas passer la moindre trace d'une quelconque lueur.

Il me précipite dans ce nouvel espace. Claque les deux portes et les verrouille. Il y règne un silence de mort. C'est la première fois de ma vie que je me trouve dans des ténèbres pareilles, dans une semblable noirceur, dans une éternelle, une inqualifiable nuit.

Je ne savais pas qu'il existait au monde une telle densité de ténèbres. J'ai le sentiment qu'elles percent ma vue, qu'elles s'infiltrent dans mon corps. Elles sont acérées, gluantes, du plomb fondu. Elles me lacèrent le torse et la tête. Elles me glacent, me pétrifient. Je me cogne le visage à cette noirceur et me retourne aussitôt, reste couché sur le dos à demi évanoui. Non pas à cause de la chute ou du froid mais à cause de la

puanteur qui m'étouffe et qui remplit cette sorte de tombe.

Je ne sais combien de temps je suis resté dans cet état à moitié inconscient jusqu'au moment où mes poumons commencent petit à petit à s'habituer à cette puanteur froide de moisi, et mes yeux à cette noirceur inimaginable.

La première stupeur se dissipe peu à peu. Je m'assieds et m'aperçois alors que je suis très peu vêtu. Je n'ai sur moi que la tenue légère des forçats. Le gardien ne m'a même pas laissé ma capote de détenu, *a fortiori* pas de carquette pour m'allonger ni de couverture.

C'est donc cela le cachot, une casemate de pierre. Ni jour, ni nuit, ni temps, ni son.

Je vais sur mes vingt ans. J'ai déjà surmonté de nombreuses difficultés depuis mon incarcération derrière les barreaux. Et si elles étaient pénibles, elles restaient supportables. Il y avait des murs. Il y avait des codétenus. Il y avait une planche en bois comme bat-flanc. Il y avait une porte blindée et verrouillée. Mais on voyait que la porte était une porte. Surtout il y avait une lucarne par laquelle la lumière entrait dans la cellule.

Tant qu'on n'a pas connu l'obscurité en plein jour, on ne sait pas, on n'a pas la moindre idée de ce que signifie toucher les ténèbres.

Je n'ai toujours pas la force de me mettre debout. J'ai la nausée et la tête me tourne. Je sens qu'à aucun prix je ne dois me recoucher. Si je m'allonge, je ne serai plus jamais à même de me relever. Je me dis à voix haute :

il faut que tu te lèves. Tu n'as pas le droit de rester couché. Il faut que tu surmontes la nausée. En prononçant ces mots, je me suis demandé si ma voix résonnait dans cette asphyxie mortelle. Ma voix étouffée revient à peine à mes oreilles. Mais je l'entends tout de même, ce qui m'insuffle un semblant de courage. Donc, il y a bien quelqu'un dans le cachot. Ce quelqu'un c'est toi-même. Tu te trouves avec toi-même. Tu es celui qui reste assis sur la pierre froide, tu ne vois même pas tes pieds. Tu ne vois rien. Mais tu sais que tu es assis, que tu as la force de ne pas te laisser retomber sur le sol, de ne pas céder à ton envie de t'allonger.

Le froid me saisit. Son intensité me pousse à me mettre debout. Je me redresse, en m'appuyant d'une main à un mur. Je n'ai pas besoin de le chercher longtemps, il se dresse tout contre moi. Je viens seulement de le découvrir. En étendant mes bras, je touche de mes doigts le mur d'en face. Le cachot est si étroit que je peux me déplacer en prenant appui d'une main sur chacun des murs.

C'est une chance, me suis-je dit.

Je fais quelques pas en avant pour me rendre compte de la longueur du cachot. Soudain, je sursaute. J'ai entendu un chuintement : des rats! Je frissonne. S'il y a des rats, ils ne vont pas tarder à se jeter sur moi. Je m'arrête, je retiens mon souffle. J'attends. J'attends. Non, me dis-je finalement : il n'y a pas de rats! J'ai eu peur. C'est encore une chance. Beaucoup de cachots sont infestés de rats. J'ai donc de la chance. Je m'en tire bien. C'est heureux!

Je reprends ma marche en avant, en me tenant aux murs des deux côtés. J'ai compté huit pas, quand je viens buter sur le métal de la porte. Je tourne vers la gauche et me heurte à quelque chose par terre dans le coin – le seau à déjection. Je le soulève: il est léger. Il est donc vide. Voilà encore une bonne chose. Je tâte le mur au-dessus du seau et j'y trouve un autre récipient, dans une niche – un étroit baquet en bois. Je le secoue, il est plus lourd. Il contient probablement un liquide. Je le porte à mes lèvres, c'est de l'eau. C'est donc ma portion d'eau. J'en bois une bonne gorgée. Je me sens rafraîchi, moins nauséux. À côté du récipient à eau se trouve une place pour un morceau de pain. Mais elle est vide.

Je connais maintenant la taille de mon cachot et ce qu'il contient.

Je commence à faire des allers-retours dans le sens de la longueur, perçant la noirceur de pierre qui m'entoure. Aller-retour ; aller-retour. Je pense que cela va me réchauffer et c'est le cas. J'ai moins froid.

Je n'éprouve pas de peur, je ne me sens pas menacé. Si je n'attrape pas froid, je m'en tirerai, me dis-je. Et même si je tombe malade, ça n'a rien de grave, si j'ai un peu de fièvre.

L'essentiel c'est le temps. Qu'est-ce que je peux faire du temps dans ces ténèbres ? Combien dure une minute, une heure dans cette noirceur où il n'y a ni jour ni nuit ? Le concept de temps est totalement aboli. Est-ce cela le vide ? Non, ce n'est pas le vide. Mais alors qu'est-ce que c'est ?

Je voudrais savoir si on est le matin, le midi ou le soir ? Il me semble que j'ai été enfermé dans ce cachot depuis peu. C'était l'aube. Maintenant, ce doit donc être le matin. Mais comment savoir combien de temps a duré mon évanouissement, combien de temps je suis resté allongé au sol avant de me lever, combien de temps a pris mon exploration du cachot ? Des minutes ? Des heures ? Une journée ?

Que signifie le non-temps ? Dans l'absence du temps, on peut devenir fou, me dis-je.

J'essaie de me remémorer des épisodes de ma vie. Ce n'est pas la peine d'aller loin. Il faut juste faire marcher mon cerveau. Je vais tourner ma pensée vers la cellule dont j'ai été éjecté. Je vais penser à mes camarades les forçats avec qui je l'ai partagée pendant trois ans. Mais mon cerveau ne m'obéit pas. Il ne veut penser à rien ni à personne. Il veut savoir l'heure qu'il est. J'aurais donné n'importe quoi pour savoir depuis combien de temps je me trouve dans ce cachot. Quelle a été la durée de mon évanouissement, de l'interruption de ma conscience, entre le moment où j'ai été poussé dans cette tombe et mes allers-retours actuels, mes mains posées sur les murs de part et d'autre ?

C'est la seule pensée qui m'obsède.

2

Je ne sais combien de temps j'ai déambulé ainsi le long de ces huit pas. D'ailleurs « déambuler » est un

bien grand mot pour désigner la distance parcourue. Mes pas sont petits et précautionneux. J'évite de penser que je tourne en rond comme un animal dans une cage. Je réduis et ralentis mes pas, m'efforçant de me calmer, de m'apaiser, de retrouver le lien brisé avec ma pensée et avec ma vie de jadis, à retrouver les souvenirs de mon enfance, de mes années passées à l'école talmudique, de mes expériences dans le mouvement révolutionnaire, et même les heures de mon procès à Vilna à cause de mon adhésion au Bund. Les souvenirs reviennent, mais brouillés, sans suivre l'ordre de leur occurrence.

Je me demande si la raison de mon incapacité à retrouver la chronologie des événements de ma vie est due aux ténèbres et à la perte du sens du temps. En quoi les ténèbres et l'absence du concept de temps sont-elles un obstacle? Peu importe que cette noirceur ne corresponde pas à l'heure présente. Comment les aveugles peuvent-ils reconstituer le déroulement de leur vie, sans se laisser troubler par leur cécité? Disons que je suis devenu aveugle.

Les questions que je me pose ne m'aident en rien. Et moins elles sont efficaces plus je m'obstine à tenter de reconstituer le déroulement exact de ma vie. Cette obstination me mine. L'ordre chronologique ne vient pas.

Je me tourne alors vers les poèmes que j'écris : *L'âme de l'enfer* et *Les chaînes du Messie*, mes premières tentatives pour composer des poèmes d'une certaine ampleur qui exprimeraient mes émotions d'enfant aussi bien que mon vécu de forçat. Je n'ai pas encore

de véritable expérience d'écriture. Je n'ai encore aucune publication. Mes contacts avec des écrivains et avec la littérature yiddish hors les murs étaient inexistantes. Le monde littéraire était bien loin de moi, encore plus loin que ma libération. Mais en mon for intérieur, j'étais persuadé que ce lien se créerait. Je prenais en compte, et avec amour, les dures épreuves que j'avais traversées.

Pour mettre de l'ordre à mon agitation, je me remémore des parties de mes premiers écrits ébauchés dans mon emprisonnement et travaillés avant de les cacher sous la paille de mon châlit. Cela m'apparaissait maintenant comme un paradis perdu. Je me les récite par cœur pour trouver de nouveaux vers pas encore rédigés, qui doivent advenir.

Ces ténèbres, pensé-je, sont peut-être le meilleur endroit pour la révélation de nouveaux vers, pour créer de nouvelles parties. Concentre toutes tes forces! Oublie ta nausée et ta tension. C'est le niveau qu'un poète doit pouvoir atteindre. C'est le degré qu'il doit viser...

Reste debout! Ne t'assieds pas une deuxième fois!

Et soudain il m'arrive quelque chose d'inattendu. Je me souviens d'un événement qui se produisit dans mon enfance, à l'âge de sept ans peut-être. J'allais au *heder* depuis deux ans déjà. Avant de m'y rendre, vers huit heures et demi, j'étais censé, chaque matin, en été, mener notre vache à la place du marché où se rassemblaient tous les bovins. De là, le berger du village les amenait au pâturage.

J'aimais cette « mission ». Me lever très tôt, aider ma mère à nourrir et à abreuver la génisse tachetée de noir et de blanc, et ensuite, il suffisait d'un clin d'œil pour que la bête comprenne qu'elle devait faire demi-tour, sortir de la cour et avancer lourdement le long de la rue qui menait à la place du marché. La vache marchait devant, et moi derrière elle avec une badine à la main dont je n'avais presque jamais à me servir. Je prenais un grand plaisir à la conduire, comme un vrai berger, surtout par les matinées lumineuses lorsque les rues et ruelles étaient à moitié vides. Le soleil caressait la terre de ses premiers rayons. Les maisons étaient baignées d'une rosée fraîche qui commençait à s'évaporer et à rendre visibles les cimes des arbres des forêts qui entouraient le village de toutes parts.

La vache avançait, moi je la suivais, tel un berger. Comme il est écrit dans le Pentateuque. Mon cœur était plein de bonheur.

Un jour, alors que je marche derrière la vache, pas à pas, calme et paisible comme elle, j'ai soudain le sentiment que mes jambes se mettent à courir et tout mon corps suit la course de mes pieds, avec une légèreté de plume, je ne touchais plus les pavés de la rue.

Je suis pris de panique par cette étrange sensation de vitesse de mes membres. Je m'arrête un instant. Je me demande si je cours pour de bon. Je m'aperçois que non. La vache trotte calmement et moi derrière elle. Entre elle et moi la distance reste la même. Mais quel est l'effet de mon arrêt ? Aucun. La sensation de vitesse

persiste et se fait de plus en plus forte. Je marche. Mais j'éprouve de plus en plus la sensation de courir. Je sais que j'avance lentement, mais je sens que je cours, que je flotte, tout léger. Un étrange sentiment de dédoublement. La peur m'envahit en même temps qu'une incroyable joie, un incroyable bonheur. Combien de temps dure cet état? Quelques minutes, pas plus. Car je suis déjà arrivé à la place du marché. J'ai accompli ma mission de berger, je retourne à la maison. Au retour cette illusion ne surgit jamais. Uniquement lorsque je me dirige vers le marché. Cela ne m'est pas arrivé les matins suivants, mais au cours de l'été, je l'ai éprouvé souvent.

À la maison, je ne le racontais jamais à mon père ni à ma mère. Je me gardais bien de dévoiler mon secret. Il faut croire que cet incident ne me faisait pas peur. Je sentais qu'aucun danger ne me menaçait. On se moquerait de moi si je disais que je marchais lentement, tout en courant.

Cette étrange péripétie de lenteur et de vitesse simultanées dura deux ans environ. Puis elle disparut totalement. Je l'oubliai même. Et soudain, elle reparût. Elle surgit en moi dans les ténèbres du cachot, après une disparition de douze ans. Je ne sais ni pourquoi ni comment, pendant mes allers et retours sur cette distance de huit pas dans le cachot, la vision de ce matin où je conduisais la vache vers la place du marché jaillit en moi dans toute sa clarté. Et en même temps que la vision, j'éprouve cet état de précipitation.

Cette fois-ci, il me fait peur. Un cachot ce n'est pas une matinée ensoleillée dans la campagne et la blancheur de la rosée ne couronne pas ma tête – alors comment se fait-il que précisément ce souvenir surgisse dans ma mémoire? Et comment se fait-il que ce souvenir se transforme soudain en une réalité, une véritable répétition de cet état? Il n'y a ni la clarté de la matinée, ni la présence de la vache tachetée de noir et de blanc, ni la ruelle et la place du marché vers laquelle je me dirigeais. Mais la vitesse et la sensation de voler dans l'espace exactement semblables à ce qu'elles étaient douze ans plus tôt. Je ne marche pas sur le dur ciment du cachot, je vole dans l'air, je ne touche pas le sol. Et les ténèbres changent aussi de nature. Elles ne sont plus noires, comme une masse compacte de poix, mais émiettées, en d'étranges couleurs imbriquées les unes dans les autres, des teintes qui tournent autour de mes yeux comme de petites roues chaotiques. Comment est-il possible que des couleurs si vives apparaissent dans l'obscurité?

Je m'appuie de toutes mes forces contre les deux murs parallèles. Je m'arrête à chaque pas pour me persuader que je ne vole pas à toute vitesse, que j'avance avec lenteur pas à pas. Mais cela ne change rien. L'exactitude du souvenir d'enfance m'envahit avec de plus en plus de force, de plus en plus de précision. Et chose étrange, il chasse ma peur et m'emplît d'une douce sérénité. Je ne m'arrête plus après chaque pas, je ne sens plus la dureté du ciment. Je vole directement dans le mur. Je parviens

même à ne plus étendre mes bras pour me tenir contre les cloisons de béton. Les murs ont disparu. À la place, un lointain vers lequel je vole sans prendre appui sur le plancher.

Soudain, je ne sais pas au bout de combien de temps, j'entends, comme dans un demi-sommeil, un bruit de clef du côté de la porte, et avant même d'avoir le temps de réagir et de comprendre ce qui se passe – c'est le crissement du verrou –, celui-ci s'arrête aussitôt. J'entends un halètement précipité au-dessus de moi et des coups de pieds contre les miens. Je me rends compte que je suis assis par terre, engoncé dans un coin.

« Il y a quelqu'un ? m'écrié-je stupéfait.

– Évidemment, me répond une voix rauque de vieillard.

– Qui est-ce ?

– Qui ça peut être ? Ce n'est sûrement pas le comte Potocki, tu peux en être sûr. Quelle vieille charogne, il me pousse à l'intérieur sans me prévenir que quelqu'un s'y trouve déjà, quel fils de chienne ! »

3

La voix me ramène à moi et me fait me redresser, je me love dans un autre angle entre deux murs. Le ton de la voix me rappelle à la réalité et me ranime malgré son âpreté. Je comprends tout de suite qu'il s'agit d'un droit commun et non d'un détenu politique.

Je connais bien le parler direct, brutal et souvent vulgaire des droit commun. J'y suis habitué et m'adapte à ce langage.

Je supporte mal la trivialité et la grossièreté dans la parole comme dans l'écriture et encore moins les sous-entendus et les propos orduriers. Mais dans la bouche des forçats emmurés, ces obscénités et ces jurons à l'encontre du parler poli, des valeurs sacrées de la famille et de la religion, prennent une tonalité de profanation presque justifiée. Il ne reste au détenu aucune autre arme contre le monde et l'ordre établi, que sa langue. Il ne s'intéresse pas aux livres. À l'encontre des processus sociaux et culturels admis de l'humanité moyenne, il éprouve un dégoût et une haine farouches. La langue devient le seul et le plus grand don qui lui est attribué et on ne peut l'en priver, à moins d'instaurer le supplice de l'excision de l'organe de la parole. Mais tant qu'il dispose de sa langue, c'est le plus haut degré de sa liberté et il peut l'utiliser comme il veut. Il peut décapiter cinquante mondes à son gré en une heure, parfois en une minute. Il injurie père et mère, grands-parents et aïeux. Il insulte Jésus, la croix et la Sainte Vierge. Il peste contre son propre corps, contre ses organes, ses veines et ses artères, jusqu'au dernier poil de sa peau. Il maudit les saisons, sa naissance, son mariage, sa mort. Il les maudit en invoquant tous les maux connus.

Si vous vous habituez à cette façon de parler des détenus, il devient presque naturel, même si vous ne vous laissez pas contaminer par son usage. Ce que vous

ne réussissez pas toujours. Parfois, vous vous rendez compte qu'une de ces expressions s'est infiltrée dans votre propre langue. Vous tentez de veiller sur elle, et elle seule. En votre for intérieur, l'essence de votre pensée et de votre sentiment en est exempte. Mais il faut rester vigilant.

La voix que j'avais entendue et qui m'avait surpris appartenait à un prisonnier de droit commun, qui avait été incarcéré dans le même cachot que moi pour partager le même châtiment. Il était destiné à être mon voisin invisible dans cette noirceur étouffante. Il se heurta à moi et faillit me marcher dessus. Le gardien ne l'avait à l'évidence pas prévenu que quelqu'un se trouvait déjà dans ce cachot. Il était peut-être même content du tour qu'il venait de nous jouer à tous deux : qu'on se piétine, qu'on se heurte front contre front ou nuque contre nuque. Et peut-être n'avait-il en fait pensé à rien.

À la voix et aux premières paroles de mon voisin inattendu, j'ai tout de suite compris qu'il ne faisait pas partie des prisonniers politiques. J'ai senti aussi que ce n'était pas un homme jeune, loin de mes dix-neuf ans. Mais aucune des deux découvertes ne me troublait. Au contraire, bien qu'inattendu, je me réjouis d'avoir un homme vivant à mes côtés. Car normalement le châtiment du cachot suppose qu'on est seul, à l'isolement absolu.

«Quels salauds, se déchaîne mon codétenu. Tous les cachots sont pleins, débordent. Alors ils fourrent plusieurs prisonniers dans le même trou. Qu'ils crèvent de la peste, du choléra, de la chtouille, ces fils de chiennes!

Je crois que je vous ai marché dessus. Toutes mes excuses. Désolé!»

Le mot «excuses», accompagné de «désolé», était rare dans le langage des droit commun. Ces paroles firent naître en moi un étrange sentiment, mélange de curiosité et de méfiance. Était-ce un de ces plaisantins qui aimaient à se moquer du monde ou un mouton, un délateur?

«Pourquoi vous excusez-vous? lui demandé-je.

– Je vous ai marché dessus», répond-il.

Il est pris d'une quinte de toux.

«Dans cette noirceur, c'est inévitable, lui dis-je en bégayant.

– Vous êtes un politique, pas vrai? Et tout jeune en plus? J'ai deviné, juste, s'pas?

– Oui, comment avez-vous deviné?

– Un des nôtres, si je lui avais marché dessus, ne se serait pas contenté de demander gentiment “pourquoi ces excuses” et de dire que c'est “inévitabile dans cette noirceur”. C'est votre “inévitabile” qui vous a trahi.

– Je ne crois pas que le moment soit propice à la plaisanterie.

– La plaisanterie fait partie de l'humour, et le monde est bâti sur l'humour», me répond mon invisible voisin et me laisse perplexe.

Je sens dans ces paroles que ce n'est pas un forçat ordinaire.

«Oui, reprend-il, oui, c'est sur l'humour qu'est bâti le monde, ce monde putain qui ne mérite pas d'exister.

Mais vous voyez, j'ai deviné que vous êtes un politique!

– Est-ce que ça fait une différence pour vous?

– Oui, probablement. Je respecte les politiques parce que ce sont des gens instruits. J'ai failli un jour devenir instruit moi aussi. C'était il y a longtemps, longtemps. Même aujourd'hui, il m'arrive de jeter un œil dans un livre. Et pas dans une historiette à la con, mais un livre instructif. C'est pas pour autant que je l'aime», et il crache, tfou!

– Vous voulez me faire entendre tout de suite que vous ne m'aimez pas, sans me connaître et sans même me voir. Nous nous rencontrons pour la première fois, par hasard et dans de drôles de circonstances.

– Non, il n'y a aucun sous-entendu. Ce que je dis n'a aucun rapport avec vous. Au contraire vous entendez bien que, pour vous, j'essaie d'utiliser le moins possible de mots grossiers et de jurons, selon votre jugement. Et quant à aimer, alors qu'on ne voit même pas la figure l'un de l'autre! On est dans la nuit noire. On n'est que des voix! Aimer ou pas aimer, balivernes. Est-ce que vous êtes grand?

– Non, de taille moyenne.

– Moi je suis grand, très grand. Et quelle est la couleur de vos cheveux?

– Blonds.

– Les miens étaient d'un noir de charbon. Maintenant ils sont gris. Je suis un vieil homme. Plus de soixante ans. Ma barbe est longue et toute blanche. Et vous?

– J’ai dix-neuf ans, bientôt vingt.

– Je suis donc trois fois plus vieux que vous. Vous pourriez être mon petit-fils. J’ai un petit-fils quelque part, je ne sais même pas où. Je ne sais pas non plus où est la mère de mon petit-fils, ma fille. Ça fait douze ans qu’ils ne me donnent pas de nouvelles!

– Cela veut dire que vous êtes au bagné depuis douze ans?

– Oui, mais ils ne me manquent pas, les miens soi-disant. Je n’en ai pas besoin, d’aucun d’entre eux. Ça fait combien de temps que vous êtes au cachot?

– Je n’en sais vraiment rien», bégayé-je. Mes lèvres continuaient de trembler. «J’ai perdu le compte du temps. Je crois que c’est le premier jour. Comment c’est dehors, le jour, la nuit?

– Il doit être dix heures du matin. Il fait très clair, plein soleil et pas très froid. Mais vous, vous avez froid, je crois bien. Je vous entends claquer des dents.

– Oui. J’ai très froid. Le gardien m’a même confisqué ma capote.

– Quel salaud! À moi, il n’aurait pas osé le faire. C’est la première fois que vous êtes au cachot?

– Oui, la première fois.

– Moi, j’ai été au cachot des quantités de fois. Et je sais d’avance quand est-ce qu’ils m’y fourreront. Je m’habille chaudement. Je mets tout ce que j’ai comme linge, et le noir ne me fait que dalle. Au contraire, j’aime bien de temps en temps me retrouver dans cette tombe. La lumière, au bout d’un certain temps, j’en ai marre. “Et

Dieu dit que la lumière fût.” Je me fous de ses dires et de toute la pose de Dieu ! Il me tape sur les nerfs, le créateur de ce monde. Voilà que je cause comme un vrai philosophe. Faut croire que je veux vous impressionner avec le mot de “philosophe”, ça montre seulement que je suis un rien du tout avec une philosophie. D’ailleurs les deux sont vrais. Mais le diable l’emporte ! Dans le noir, vous devez bien vous marrer et vous moquer de moi ?

– Non, c’est tout le contraire, ce que vous dites m’intéresse beaucoup.

– Intéressant ? En voilà une idée ! Vos lèvres continuent de trembler. Tenez, prenez ma capote et réchauffez-vous.

– Et vous ?

– Moi, je n’ai pas froid, prenez-la. Où êtes-vous ? Tendez les bras. »

Il m’a saisi par les bras, m’a enveloppé de sa capote et l’a fermée avec la ceinture. J’ai aussitôt eu moins froid et je me suis senti mieux, plus fort. Son geste m’a stupéfié. Je ne m’y attendais pas. Le ton de ses paroles ne correspondait pas à son comportement. Je fus encore plus consterné par celles qui suivirent.

« Ma gentillesse pour vous, c’est à cause de l’obscurité, parce que je ne vous vois pas. S’il faisait jour, je vous aurais peut-être rejeté et peut-être même envoyé mon poing dans la gueule... »

– Un coup de poing ? Pourquoi ?

– Rien, je dis des bêtises. Ne le prenez pas mal. C’est juste de la vantardise. J’ai envie de montrer ma brutalité

en paroles, à défaut d'actes. J'ai envie de jurer, d'insulter. Mais vous n'avez que dix-neuf ans et moi, j'en ai plus de soixante. Alors ça ne colle pas. C'est une idiotie de la part du gardien de m'avoir fourré dans le même trou que vous. Vous êtes encore un gamin qui ne veut pas du tsar, ha! ha! ha! Et moi je suis un vieil assassin, un criminel. Je vous ai fait peur? N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal. Vous avez bouffé quelque chose aujourd'hui?

– Non, je n'ai encore rien mangé, et je ne sais pas s'il y a du pain pour moi.

– Bien sûr qu'il y a du pain. Votre ration doit se trouver quelque part ici. Le gardien qui m'a amené avait des rations de pain sur lui. Dans le mur, au-dessus des tinettes, nos rations s'y trouvent sûrement. Les voilà. Je les ai trouvées. Tenez, tendez la main.»

Il cherche mes mains et une fois qu'il les a trouvées, il y dépose une tranche de pain. Je l'entends mordre dans sa ration et ses mâchoires s'activent pour assouvir sa faim vorace. Mâchant, la bouche pleine, il marmonne :

« Vous êtes condamné à longtemps ?

– À quatre ans, dis-je, tout en mangeant dans mon coin.

– Parce que vous ne voulez pas du tsar ?

– Votre ironie est déplacée », rétorqué-je sur un ton courroucé pour lui faire comprendre que je ne souhaite pas entreprendre une discussion à ce sujet.

« Pourquoi parlez-vous d'ironie, mon jeune codétenu politique, et sa voix se fait grave. Je n'éprouve pas la moindre ironie, je veux seulement dire que notre golem

de tsar et tout son empire ne valent pas qu'un jeune garçon sacrifie quatre ans de sa jeunesse. Et avant la condamnation à quatre ans vous avez sûrement purgé des années de préventive ?

– Oui, deux ans.

– Ça veut dire six ans. C'est beaucoup trop ! »

Je me tais, je regarde de mes yeux aveugles en direction de la voix. Il me semble la voir serpenter et se casser, m'atteindre en plein visage tantôt en zigzag tantôt débraillée, tantôt une octave acérée et agressive.

Je me dis : tu vois, tu te réjouissais d'avoir un autre homme à tes côtés, et déjà tu te sens à l'étroit. Un homme d'un tout autre monde, et d'un comportement bizarre. Il me fait un peu peur. Il se présente comme un bandit, comme un assassin, et en même temps il me donne sa capote pour me réchauffer. C'est vraiment étrange. C'est peut-être dans l'idée de m'impressionner qu'il se qualifie d'assassin.

Un long moment de silence.

« Pourquoi ne dites-vous rien ? » J'entends de nouveau sa voix. « Ça ne vous intéresse pas de savoir à combien d'années j'ai été condamné et pour quel crime ?

– Je sais que la plupart des détenus n'aiment pas qu'on les questionne.

– Vous pensez aux droit commun ? Parce que, les vôtres, les politiques aiment bien qu'on leur demande à combien ils ont été condamnés. Ça les flatte, ces poires. Moi, ni j'aime ni je déteste les questions. Mais ça ne fait pas plaisir qu'un blanc-bec comme vous m'ignore.

– Je suis loin de vous ignorer. Je voudrais bien savoir à combien vous avez été condamné.

– À perpète.

– À perpétuité?

– Oui.

– Est-ce que je peux vous demander pourquoi?

– Bien sûr que vous pouvez demander. Pour meurtre.

– Et puis-je savoir qui vous avez assassiné?

– Ça aussi vous pouvez me le demander. Mais ça n'a plus d'importance qui c'était. Ma femme ou pas ma femme. Et peut-être d'autres encore. Une fois que tu as tué quelqu'un, tu peux en tuer d'autres. C'est ce que j'ai fait. Peu importe combien. Oui, j'ai tué ma femme. L'important c'est le premier meurtre. Tu es content de réussir et de ne pas en souffrir, de ne pas te laisser aller au repentir, comme c'est le cas de la plupart des assassins, des mauviettes.

– Cela veut dire que vous, vous n'en souffrez pas?

– Pas le moins du monde, dit-il d'une voix qui se voulait fière. Au contraire... Vous avez toujours froid, je le sens dans votre parler. Approchez-vous de moi, allongez-vous à côté de moi. À deux on se tiendra chaud. Moi aussi je commence à avoir froid. Quand on se serre l'un contre l'autre, on se réchauffe. Ma capote nous tiendra plus chaud à deux. »

4

La proposition de mon voisin, invisible dans les épaisses ténèbres, de nous coucher sur le sol corps contre

corps et de nous envelopper dans la même capote pour nous tenir chaud était logique, mais en même temps un étrange sentiment me fait frissonner.

Me coucher corps contre corps à côté d'un complet inconnu, d'un assassin en plus!

J'ai ressenti, et ce ne fut pas la première fois, mais plus fort que jamais, le mystère du corps humain, le mystère et la crainte.

La crainte du corps dans son ensemble – ses différents membres, ses veines, sa douleur, sa faim, ses désirs charnels, son cerveau, sa moelle, ses sursauts et ses accalmies, sa profanation par les verges, sa victoire sur ses souffrances et sur sa chair. Et que de fois n'ai-je pas vu en prison des coups de couteau et des meurtres. Et que dire des chaînes sur la peau fragile et nue?

Je ne sais pas si j'ai une raison de frissonner davantage cette fois-ci. Il est vrai, il me l'avait dit lui-même, qu'il est un assassin. De plus, ses paroles, ses remarques bizarres en font un meurtrier peut-être plus dangereux qu'un autre. Mais cette dernière année, depuis qu'à cause de ma condamnation au bagne j'étais mêlé dans ma cellule à des droit commun, j'avais vu d'étranges conduites et des comportements corporels insolites, des fourberies, des explosions de fureur et des abattements insensés. Ils ne me surprenaient plus et ne me faisaient plus peur.

Le sort des prisonniers de droit commun et des politiques a beau niveler la différence entre les uns et les autres, il reste néanmoins une distance entre les deux.

Il existe un pacte non écrit : le détenu politique ne se mêle pas des relations entre les droit commun. En échange les criminels sont obligés, par le nombre important des politiques, par leur influence inévitable et leur conduite irréprochable, d'avoir un certain respect à leur égard et ne pas toucher ou agresser leur personnalité.

Nombre de brutalités et d'abus qui avaient cours entre les forçats de droit commun, surtout des plus forts appelés les « Ivans », avaient été abolis sous l'influence des politiques. Ils se résignèrent à ne plus jouer aux caïds, à ne plus bizuter les nouveaux inexpérimentés arrivant dans la cellule. Ils renoncèrent à les terroriser et à leur imposer les tâches collectives les plus rebutantes. Ils furent obligés de se conduire de façon plus humaine et moins brutale. Ce ne fut pas facile de les amener à s'y plier. Il y avait eu beaucoup de durs combats dans les cellules entre les « Ivans » et les politiques. Mais en fin de compte les politiques, plus nombreux, plus obstinés et surtout inspirés par leur idéal politique, eurent gain de cause.

Il ne faut pas oublier que cela se passait juste après la première révolution quand le pouvoir tsariste et l'administration pénitentiaire, pas comme les despotes contemporains de toutes sortes, regardaient les politiques avec respect et une sorte d'admiration. Même quand ils en venaient aux mains, les politiques, étant donné leur nombre et leur courage, imposèrent leur volonté. Quant au peuple, cela allait de soi, il était fébrile et agité, suivait avec passion tous les procès et

destins des prisonniers et manifestait sa sympathie et même son amour aux politiques.

En ce qui concernait mon rapport aux droit commun avec qui je partageais ma cellule, je dois dire que je n'éprouvais aucun mépris et je ne les regardais pas de haut comme le faisaient de nombreux politiques, provoquant ainsi des brouilles et parfois une haine tenace. Entre moi et les criminels de droit commun, il n'y avait jamais eu de querelles. De toutes mes forces je tentais d'afficher de la compréhension et essayais de pénétrer leurs destins brisés par leurs propres crimes. Je voyais en eux un monde d'un tragique effroyable, que mon jeune être inexpérimenté regardait avec stupéfaction, les yeux grands ouverts. J'avais du mal à supporter la cruelle nudité de leur chute, mais il était clair pour moi que les fêlures de leur vie étaient si profondes, si douloureuses, qu'elles les menaient jusqu'à la folie.

J'évoque tout cela afin de rendre compréhensible pourquoi, à ce moment-là dans le cachot, je n'ai pas eu peur de mon codétenu meurtrier ni de me trouver avec lui sous ce plafond de béton, de respirer le même air étouffant. Par contre, l'idée de dormir avec lui corps contre corps, enveloppé de la même capote, m'effrayait.

C'était la première fois de ma vie qu'une telle rencontre aveugle m'amenait à me serrer contre un assassin.

Mon cerveau, après ma fatigue et ma somnolence malade, s'éveille soudain, tous mes sens alertés. L'obscurité est un atout pour moi.

Je me suis dit : rends-lui la capote et c'est fini pour de bon. Qu'il en fasse ce qu'il veut. Cette capote est à lui. Je me débrouillerai. À ce moment, je l'entends :

« Pourquoi ne dites-vous rien ? Je vous dis que j'ai froid, mais je ne veux pas vous reprendre la capote. Qu'est-ce que vous faites ? Approchez-vous de moi, sinon c'est moi qui m'approcherai de vous. J'ai froid. »

Son ton différent, naturel, me rassura. Si ma première réaction avait été négative, c'était parce que sa voix, pendant notre conversation, n'avait cessé de changer et quelques-unes de ses expressions grossières m'avaient troublé. Je n'arrivais pas à me faire une idée : se moquait-il de moi ou bien parlait-il sérieusement ? Plusieurs fois, j'ai même eu l'impression qu'il profitait de l'obscurité pour grimacer, son visage tourné vers moi, il me tirait la langue et faisait des simagrées avec ses lèvres.

Son ton actuel m'a inspiré de la honte. Voyons, une personne fait preuve d'une telle attention à ton égard, te donne sa propre capote, c'est une gentillesse, un geste d'amitié, un comportement d'une noblesse rare et toi, tu lui réponds avec mépris. Lorsqu'il te demande de t'approcher de lui pour vous tenir chaud, tu veux le vexer en lui rendant sa capote, trembler de froid, cela pour ne pas le toucher. Une humiliation au lieu d'un remerciement ?

J'ai fini par vaincre mes réticences et si j'avais voulu me justifier à moi-même, je n'aurais pas trouvé les mots justes. Je m'approchai de lui et lui dis :

« Tenez, faites comme vous voulez et comme il vous plaît. »

– Je vous ai dit que je ne la voulais pas pour moi tout seul. Cette capote est longue et large. Je vais vous montrer comment faire. Vous vous couchez sur un pan. Allongez-vous. Et le reste suffira à nous couvrir tous les deux. Comme ça. Et serrez-vous contre moi. »

Je suis ses indications. Nous voilà étendus sur le sol, serrés l'un contre l'autre, enveloppés par les pans de la capote. Nous commençons à sentir la chaleur dégagée par nos corps. Plus nous nous serrons, plus la chaleur devient forte.

« Nous sommes couchés comme des jumeaux dans un ventre obscur. » La comparaison s'impose à moi.

C'est bien l'image que nous offrons. Même les ténèbres se font chaudes, comme un grand ventre qui nous presse l'un contre l'autre. Et que va-t-il faire cet étrange ventre de nous? Il finira par nous expulser. Nous expulser pour nous placer où?

Quel couple bizarre nous formons! Quel genre de gémellité est-ce là? L'un de nous a dix-neuf ans, l'autre plus de soixante. Un jeune révolutionnaire et un vieil assassin. Un jeune Juif et un chrétien à la longue barbe blanche se tiennent comme dans le noir d'un immense œuf. Autour des ténèbres épaisses, une dure coquille d'obscurité, impossible à casser, à briser.

Voilà que je touche son visage. Sa barbe longue et large se colle contre ma figure et je sens la présence d'un autre être. J'entends sa respiration contre moi.

Je détourne le visage.

Nous restons couchés en silence un bon moment.

« Pourquoi est-ce que vous ne dites rien, mon jeune ami ? »

Son appellation d'« ami » sonne juste dans sa bouche.

« J'ai envie de me taire maintenant. De toute façon, je suis un taiseux.

– Moi, au contraire, je suis bavard. Et si on ne m'écoute pas je m'énerve et je commence à injurier. Mais je n'ai pas l'intention de vous injurier, n'ayez pas peur. Je garderai en moi mes mots galeux. Je chercherai des mots délicats. D'abord parce que nous sommes couchés l'un contre l'autre, ce qui nous tient chaud, ensuite je ne vous vois pas. Je vous l'ai déjà dit avant, il faudrait être idiot pour s'insulter dans le noir. Enfin, nous sommes complètement étrangers l'un à l'autre, nous ne nous sommes jamais rencontrés avant et il est à peu près sûr que nous ne nous verrons jamais.

– Pourquoi jamais, nous sommes détenus dans le même bagné ?

– Non, ce n'est pas vrai, je ne suis que de passage ici, avec l'étape de mon convoi. Je reste ici quelques jours seulement. Après je continue vers un autre bagné en Sibérie. Le gardien m'a envoyé au trou parce que je l'ai insulté.

– Moi non plus, je ne vais pas tarder à être envoyé en Sibérie.

– Ce n'est pas grand-chose quatre ans de bagné. Vous les émietterez en passant de prison en prison. Notre mère patrie en possède des centaines ! Moi, je vous l'ai dit, je suis condamné à perpète... J'ai déjà passé pas

mal de temps dans un bagne de Sibérie. On m'a ramené ici pour un nouveau procès, un autre meurtre que nos grands experts de détectives viennent de découvrir, une affaire qui remonte à quinze ans. Verdict : perpète... Ça me fait deux perpétuités. Les juges tiraient la gueule de ne pas pouvoir condamner à deux perpète...

– Vous mentionnez vos meurtres comme s'il s'agissait d'une friandise.

– C'est ce que vous croyez. C'est quand même autre chose que de croquer une friandise ! Ce n'est pas un acte anodin... Je rappelle cet assassinat pour vous expliquer pourquoi je suis ici de passage seulement. Vous n'aurez même pas l'occasion de voir mon visage à la lumière du jour. Pas plus que moi je ne verrai le vôtre. Je le regrette, je vous assure. Vous, je suis sûr, ça ne vous fait ni chaud ni froid. »

Je me tais.

« Vous ne dites rien. Vous êtes trop jeune pour traiter un vieil homme avec insolence.

– Je ne suis pas du tout arrogant. Vous vous trompez. Mais je ne sais que répondre à vos propos. Je ne sais pas d'ailleurs si vous avez raison d'en faire état.

– Entendre parler de meurtre vous dérange ? »

À ce moment j'ai eu de nouveau le sentiment qu'il grimaçait pour se moquer de moi. Je prolonge mon silence.

« Vous ne dites toujours rien.

– Je ne sais pas pourquoi mon silence vous dérange, lui rétorqué-je, fâché cette fois-ci.

– Eh oui, votre silence me gêne. Je ne veux pas que vous me preniez pour un voyou qui sort d'une cachette, le couteau à la main et tue un homme pour quelques roubles. Ou bien que je commets des meurtres dans un état de folie ou d'ivresse. Je ne veux pas non plus que vous pensiez à moi comme à une sorte de Raskolnikov qui tue une vieille femme afin de se prouver qu'il est une espèce de surhomme et qu'il a le droit de tuer une personne comme on écrase une punaise ou une puce. Dostoïevski, pardonnez-moi de vous le dire, était un lâche, un rien du tout. Sinon, il aurait décrit Raskolnikov comme un prodige de meurtrier.»

Ses paroles commençaient à me stupéfier, à me sidérer et à me faire peur. Qu'est-ce qu'il me voulait et où voulait-il en venir? Ses propos montraient que ce n'était pas un personnage inculte et grossier. Il faisait preuve de connaissances.

« Je vois que vous connaissez les écrits de Dostoïevski et probablement d'autres auteurs aussi.

– Oui, j'en connais d'autres aussi et pas seulement les écrivains russes. Il n'y a pas si longtemps, je lisais Nietzsche avec beaucoup d'intérêt. Surtout son *Zarathoustra* qui n'est rien d'autre qu'une sorte de Raskolnikov, de plus petite envergure peut-être. Mais aussi un héros face à des hommes, punaises ou puces. Et de plus, des grandes gueules. Vous gardez encore le silence? Je vous choque, jeune homme? Vous écarquillez vos yeux dans le noir?»

Il avait visé juste, mon codétenu. Je tenais à ce qu'il s'en rendît compte dans le noir.

« C'est vrai que mes yeux écarquillés vous cherchent dans le noir. Je pense depuis un moment et je vais vous le demander maintenant : où voulez-vous en venir avec tous vos propos, avec tout ce que vous me dites ? Sans me regarder ni me voir dans les ténèbres ? Vous n'arrêtez pas de souligner que vous avez commis des meurtres et vous en semblez fier. Vous visez quelque chose en insistant sur vos meurtres. Qu'est-ce que vous cherchez à prouver ? J'avoue, c'est la première fois que je rencontre un homme de votre espèce... »

Il semblait tout ragaillardi.

« Je suis content de votre question. Je vais vous expliquer volontiers. Je raconte tout ça à cause de vous et pour vous. Depuis le temps que je suis au trou, j'ai rencontré beaucoup des vôtres. Je les ai toujours évités. Je ne les aime pas – je vous l'ai déjà dit. Je ne vous aurais pas aimé non plus si je ne m'étais pas trouvé par hasard dans le même mitard que vous. Je vous aurais évité, plein d'orgueil, l'orgueil d'un assassin à côté de qui tous les vôtres, vous y compris, n'êtes pas moins meurtrier que moi, mais plus minables.

– Ça, c'est vraiment original, déclaré-je.

– Ne me coupez pas la parole et ne croyez pas que vous êtes plus intelligent que moi, jeune homme. Dès que j'ai été jeté dans cette tombe et que j'ai entendu votre respiration et la jeunesse de votre voix, votre fierté et votre vantardise face à moi, parce que vous êtes un politique et à cause de ça supérieur à moi, dès que j'ai senti tout ça, je me suis dit : casse-lui ses ailes

insolentes, brise-les-lui! Attendez, attendez, ne m'interrompez pas.

– Je ne cherche pas à vous interrompre, vous ne faites que l'imaginer. D'ailleurs vous vous trompez si vous pensez que j'éprouve du dédain à votre égard. Vous ne me connaissez pas et vous vous permettez de me juger!

– Je vous connais, même si je ne vois pas votre figure.

– Quant à mes ailes, vous ne les briserez pas. Vous auriez beau faire! Occupez-vous à autre chose pendant que vous êtes ici.

– Moi, c'est justement à ça que j'ai envie d'occuper mon temps, mon jeune voisin. Je vous dis que je vous connais parce que je connais les vôtres. Et vous vous ressemblez tous. C'est le contraire des miens, les criminels, meurtriers, voleurs qui n'ont rien en commun. Nous sommes tous originaux. Et vous vous êtes tous pareils, tous pareils. Vous dites que vous n'avez aucun mépris pour moi, vous croyez sûrement ce que vous dites, mais vous sentez autre chose. Et là, dans les ténèbres étouffantes et dans ce minuscule cachot sans air, où nous sommes si proches, je sens votre arrogance et elle me dérange. Je me sens à l'étroit, encore plus à l'étroit que dans ce trou.

– Cela me fait de la peine de savoir que c'est cela que vous éprouvez. Je ne suis pas quelqu'un d'arrogant.

– Ouais, ouais, ne vous faites pas plus mollasson que vous n'êtes. Ne me faites pas l'aumône. Vous m'avez accusé tout à l'heure d'insister sur mes meurtres, de m'en vanter. Vous vous trompez quand vous n'arrêtez

pas de coller les mots meurtres et criminels. Vous tenez absolument à me traiter de criminel. Alors je vous le dis tout de go, je ne considère pas mes assassinats comme des crimes au sens politique, raskolnikovien, que vous donnez à ce mot. J'ai commis les meurtres pour des querelles, pour des raisons personnelles, pour la place que j'occupe dans ce monde. Mais vous, vous commettez vos crimes politiques au nom de causes et de buts inventés. Pas pour des raisons personnelles, mais au nom d'inconnus, pas pour vous mais pour *autrui*. J'ai donc plus de morale que vous. Pour un inconnu inventé, vous tuez des centaines, des milliers de personnes, vous faites des révolutions. Qui est-ce qui les tue ? Pas vous-même, mais d'autres que vous excitez, ou comme vous dites dans votre langage, par "l'agit-prop". C'est par les mains d'autrui que vous commettez plus de crimes que le pire des bandits. Et ce qui est encore plus dégoûtant, c'est de considérer que vous avez les mains soi-disant propres. Mes meurtres, je les ai commis de mes mains à moi et non pas avec celles d'autrui. Mes meurtres, je les ai commis contre des personnes supérieures à moi, non pas comme vous qui vous attaquez, dans toutes vos révolutions, à des gens inférieurs à vous, à des individus plus piètres que vous et vous devenez ainsi des meurtriers minables.

– Où est-ce que vous avez lu tout ça ?

– Je ne l'ai pas lu dans des livres, jeune homme, déclare-t-il de plus en plus excité, je l'ai lu dans ma propre vie. Dans les livres je ne lis que d'ignobles trouvailles de